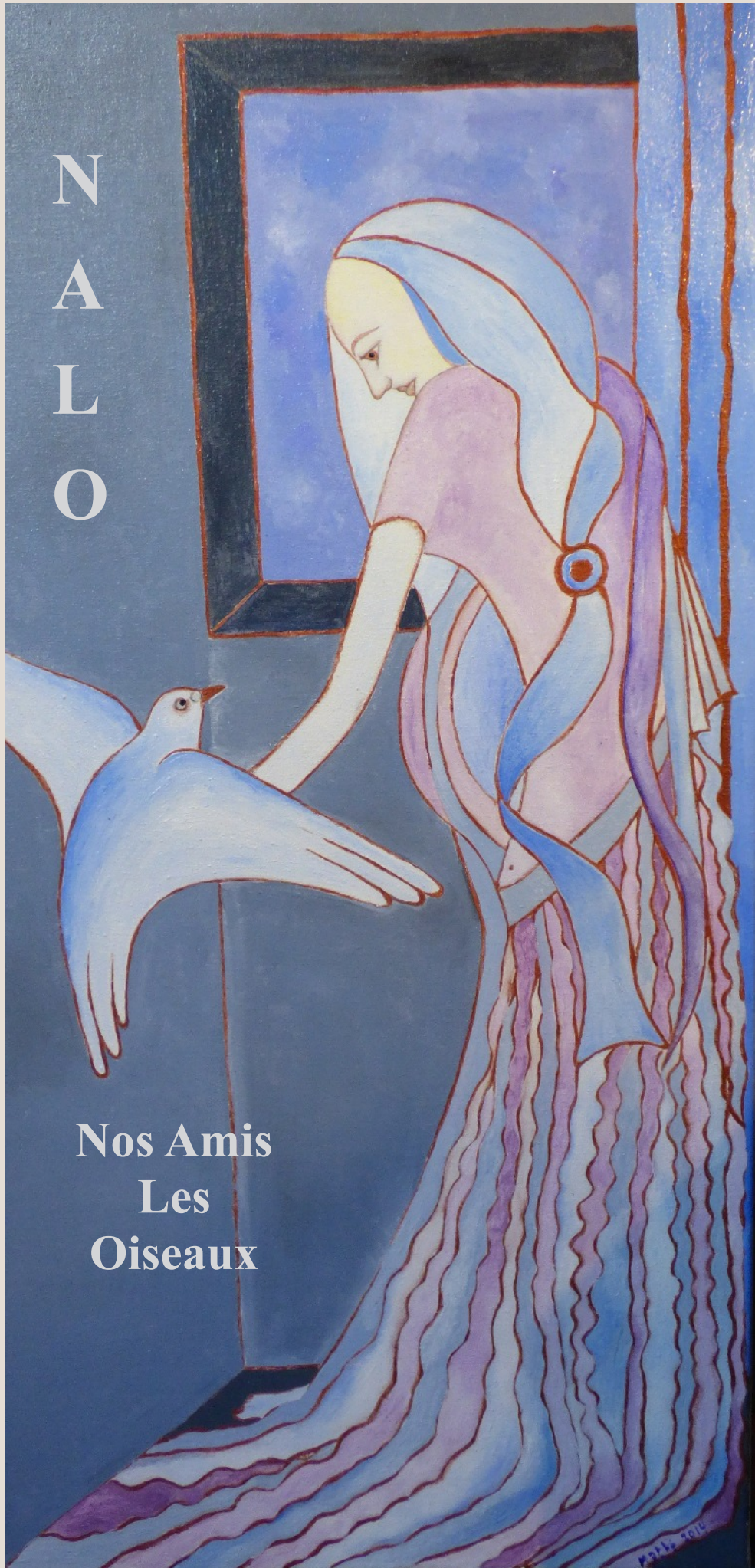



N
A
L
O

Nos Amis
Les
Oiseaux





ÉGRÉGORE DE LA PEUR



Dans l'espoir d'aller plus loin que mon texte « Peur sur la ville » écrit en 2009 je vous présente mon explication de la peur des pigeons de ville que les gens ressentent au plus profond d'eux, une peur qui génère parfois un sentiment de panique quand on est confronté face-à-face avec de nombreux pigeons. Pour commencer mon texte de 2009 légèrement modifié.

PEUR SUR LA VILLE

Il y a une chose très instructive sur la mentalité humaine : c'est la puissance des dogmes et des croyances, la force des propagandes et des opinions affectives, même contre les faits. L'homme est un animal perpétuellement aveuglé. Platon notait déjà que la doxa (doctrine, opinion) l'emportait toujours sur l'épistémè (savoir, science). Le Professeur Debray-Ritzen, psychiatre anti-freudien, avait coutume de dire : « l'erreur dogmatique a des ailes, et la vérité scientifique rampe humblement ».

La population a peur, est terrorisée quand elle voit un pigeon et surtout un regroupement de pigeons. Les fientes de ces oiseaux lui font surgir à l'esprit saleté, germes, virus et donc mort. Les municipalités sont harcelés tous les jours par les plaintes des habitants : au secours, au secours il faut faire quelque chose.

Un classique : une dizaine de pigeons résident dans une école et les services hygiène se trouvent harcelés par les parents, les professeurs ou instituteurs pour qu'on intervienne. Alors que 10 pigeons ne représentent absolument aucun danger, ni d'ailleurs ne posent de problème de surpopulation.

La population a peur des pigeons car on n'arrête pas de lui dire que ces animaux sont dangereux et transmettent des maladies. Ce qui est non démontré scientifiquement et même faux puisque les colombophiles en contact permanent avec ces oiseaux ne sont pas contaminés. En fait les spécialistes le savent : c'est vraiment un oiseau sans danger. Le pigeon de ville (biset) est une espèce peu dangereuse pour l'homme car les bactéries, virus, parasites et champignons qu'il peut héberger sont très spécifiques à son espèce et non transmissibles à l'humain. Ce n'est pas une invention, les meilleurs vétérinaires le déclarent et c'est prouvé empiriquement sur le terrain par une expérience millénaire de cohabitation de l'homme avec les pigeons biset (pigeons voyageurs au moyen orient entre autres). Cherchez donc une étude scientifique indépendante et contradictoire prouvant que cet oiseau est dangereux pour l'homme; elle n'existe pas! Les pigeons de ville ne sont pas un risque sanitaire, contrairement à ce qu'on affirme. C'est connu depuis longtemps déjà : selon le Comité mixte OMS/FAO des experts des zoonoses - Rome 1959 - "Les pigeons qui vivent en liberté dans les villes de même que les étourneaux et les moineaux ne présentent qu'un risque faible pour la santé publique".

COMMENT ON EN EST ARRIVÉ LÀ

La perception qu'a la population de cet oiseau a bien changé. Avant la fin de la deuxième guerre mondiale cet oiseau était positivement perçu. Je ne vais pas refaire l'historique des rapports de l'Homme avec les pigeons de roche, qu'on consulte à ce sujet :

Histoire du pigeonier et de la domestication du pigeon
<https://non-duel-sans-forme.fr/NALO/histoire-des-pigeonniers.pdf>

Histoire du pigeon voyageur
<https://non-duel-sans-forme.fr/NALO/histoire-pigeon-voyageur.pdf>

À titre de précision, on a la preuve que ces oiseaux sont commensaux de l'homme depuis plus de 10 000 ans et on n'a pas connaissance (depuis que l'écriture existe) que les anciens aient rapporté que les pigeons les rendaient malades. Pour la petite histoire on a retrouvé en Europe des tableaux sacrés datant du moyen-âge où l'esprit saint est figuré par un pigeon biset gris, comme ceux de nos villes...

La peur du pigeon biset de ville. Cette peur devenue courante est maintenant un contenu de l'inconscient collectif. C'est en

fait une cristallisation de notre peur de la mort. Une phobie récente.

Hystérie, mensonges et désinformation.

Mais alors comment on en est arrivé là? Je me souviens d'avoir lu en 1973 un article des Sélections du Reader's Digest qui parlait de pigeons des villes qui transmettaient un virus rien qu'en battant des ailes et s'attaquait au cerveau. Cet article m'avait fortement affecté, la preuve je m'en rappelle encore car son contenu faisait peur. Je pense que tout a commencé au sortir de la guerre 39/45 certainement à la fin des années 50 avec la dernière vague de l'exode rural et la formation de la société post industrielle que nous connaissons où la majorité vit en agglomération. Agglomérations qui ont attiré toutes sortes d'oiseaux dont les pigeons. Alors qu'avant ceux-ci étaient présents en nombre et acceptés les choses changèrent. Nos élites françaises peaufinèrent leur doctrine « zéro microbe » ou doctrine hygiéniste qui suspecte tout animal sauvage car il est sensé représenter un danger pour l'homme. Cette idéologie non prouvée scientifiquement (on parle de crainte, d'hypothèse, etc.) se renforcera d'année en année avec l'arrivée des moyens d'investigations modernes et des kits biologiques produits à bas coût et à grande échelle. On ne parle plus pour les animaux de maladies réellement transmises aux humains mais d'animaux porteurs de germes (bactéries, champignons, virus, prions), germes qui pourraient peut-être, même si cela n'arrive jamais sur le terrain, déclencher une maladie humaine, voir une pandémie... En vertu de ce dogme psychotique on exterminera de plus en plus l'animal sauvage à titre de précaution. Au 21^{ème} siècle des crises psychotiques planétaires surgissent régulièrement à ce sujet comme la grippe aviaire et dernièrement la fameuse grippe H1N1 avec à chaque fois, une espèce animale en cause. On connaît maintenant avec le recul ce qu'il en était de ces crises sanitaires : du vent. Voilà pour l'état d'esprit du moment; revenons à nos pigeons précurseurs dans ce domaine.

Au début des années 60 nos élites en vertu de la doctrine : animal sauvage = danger = nuisible = destruction commencèrent à diffuser dans la presse, à suggérer au gouvernement que les pigeons pouvaient transmettre des maladies. Des campagnes de destruction commencèrent. Devant l'hostilité d'une partie de la population et des écologistes nos élites, aidées maintenant par le gouvernement et l'administration convaincus, forcèrent le trait. Les campagnes de presse s'enchaînèrent d'année en année, de décennie en décennie avec leurs lots de protestation d'associations écologiques, colombophiles et de protection des animaux. La population convaincue finit par avoir peur de ces oiseaux, voir même avoir de la haine. Dans les années 2000 les associations impuissantes, voire touchées elle aussi par la propagande, arrêtaient leurs protestations. Seule la SPOV (Société Protectrice des Oiseaux des villes) continua encore le combat. Maintenant cette phobie est installée durablement dans l'inconscient collectif. L'inconscient collectif est constitué par l'addition des inconscients individuels et provient d'un groupe humain plus ou moins important. Au début ce genre de campagne fut limité à quelques pays occidentaux mais peu à peu cette idéologie hygiéniste et cette aversion du pigeon porteur de maladies s'étendit à toute l'Europe et au 21^{ème} siècle l'Asie commença à être touchée : les pigeons de Venise massacrés ces dernières années, l'interdiction de les nourrir à Londres et en Corée du Sud,

et maintenant un projet de gazage de 70 000 pigeons à Barcelone en Espagne, ...

Cette peur devenue courante est maintenant un contenu de l'inconscient collectif. C'est en fait une cristallisation de notre peur de la mort. L'inconscient collectif des civilisations a toujours tendance à projeter à l'extérieur une cristallisation de sa peur de la mort, une angoisse métaphysique et existentielle. Cette projection peut trouver une cible dans un groupe d'humains (par ex : les juifs pendant des siècles) ou dans une espèce animale (par ex : le loup, les chouettes, les corbeaux et corneilles, etc.). Au 20 et 21 ième siècle le pigeon des villes assumera en partie cette fonction de transfert.

Mais ne pensez pas que cet inconscient collectif soit une entité abstraite, au non. Il est formé des informations reçues par les sens, classées, synthétisées puis enregistrées dans la mémoire à long terme. Son contenu est impermanent et a tendance à s'effacer. Une information synthétique spécifique, à savoir ici, pigeons = microbes = mort, a besoin a besoin d'être revitalisée pour garder de sa vigueur. Dans le cas du pigeon on assiste à un phénomène auto-entretenu. Pour avoir une idée de la formation du processus examinez donc ces deux tableaux : Articles de presse et autres communications et Site internet des villes et des pouvoirs publics. Ils se passent de tout commentaire.

Articles de presse et autres communications

[2001 à 2010](#), [2010 à 2013](#), [2013 à 2016](#)

Site internet des villes et des pouvoirs publics

https://non-duel-sans-forme.fr/NALO/pouvoirs_publics.pdf

En fait les pouvoirs publics se trouvent maintenant piégés et sont harcelés par la population et en réponse ils en rajoutent une couche. Le phénomène prend ainsi de l'ampleur surtout avec les moyens de communication modernes comme internet, la TNT, etc. Des communes de moins de 15 000 habitants se mettent à gazer leurs pigeons, toutes les communes finissent par y venir. L'état quant à lui a officialisé le processus depuis longtemps déjà par son règlement sanitaire départemental type où les pigeons sont décrits comme vecteurs de maladie comme les rats. Le pigeon se fera appelé rat-volant par une partie de la population. Nos élites chercheront des faits et des arguments diabolisant cet animal. Ils vont chercher, interroger les bases de données pour trouver des cas de transmission humain/pigeons, désespérées d'un dossier à charge vide. Et ils vont trouver car quand on cherche on trouve. Quelques cas, parfois d'ailleurs non confirmés mais du moment qu'on cite une source, n'est-ce pas, cela n'engage pas la responsabilité de la personne qui cite, ils vont trouver quelques cas rares qui seront repris en boucle par tous les spécialistes de la question un peu partout où cette psychose s'est installée, trop heureux d'avoir trouvé le Graal et de noircir un tableau désespérément vide. J'en parlais dernièrement à un ami vétérinaire, spécialiste des pigeons, et il me fit cette remarque : « quand on veut se débarrasser de son chien on dit qu'il a la rage ». En fait si on prenait à la lettre ce qu'on demande aux pigeons de roche et bien il faudrait éliminer tous les chats, les chiens, les animaux domestiques et tous les animaux sauvages, en fait tout tuer, tuer toute vie sur terre. Pourquoi ne pas couper tous les arbres, tout bétonner, tuer tout ce qui bouge, puis mettre de grands écrans plats à la place diffusant des vidéos sur la ville et la campagne, vidéos prises avant cette éradication finale? Un monde propre et vidé des gêneurs pour une société malade et hygiéniste. Faisons attention qu'on en vienne pas aux mêmes solutions pour les hom-

mes. Méditons sur la phrase de Marguerite Yourcenar qui disait : "Si la cruauté humaine s'est tant exercée contre l'homme, c'est trop souvent qu'elle s'était fait la main sur les animaux." Mais où est passé notre cœur? La technoscience et notre avidité ont-elles tué l'humain pour n'en faire qu'un monstre bientôt bionique? Que va-t-il se passer quand on aura tué tous les animaux libres? Libres donc gêneurs? La suite sera une atrocité. À nous de choisir : complice ou résistant.

Bon revenons à nos pigeons, mais aussi, nos ornithologues européens vont considérer que le pigeon des villes résulte d'un fatras innommable de pigeons qui se sont croisés les uns avec les autres et, de ce fait, vectorise un certain nombre de maladies, qu'il n'est pas propre et qu'il provoque des allergies. Quant à l'affirmation comme quoi les fientes rongent le métal, on pense au film Alien 1 quand le "monstre" (monstre = pigeon = peur de la mort) saigne et que son sang perce de haut en bas la carlingue du vaisseau spatial, étant un acide ultra puissant inconnu. Soyons sérieux, a-t-on jamais vu les fientes de pigeon percer de l'acier? Si c'était le cas les perceurs de coffre fort les auraient utilisées depuis longtemps et l'industrie s'en serait emparées et les aurait brevetées !

Une autre idée reçue porte sur la stupidité de cet oiseau. Con comme un pigeon, il s'est fait pigeonner, etc. les expressions ne manquent pas. Mais là encore on très, très loin de la réalité du terrain. Doit-on rappeler ces facultés toujours inexplicables de pigeons voyageurs, son aptitude à résoudre les tests d'intelligence animale qui en font un des oiseaux les plus intelligents de la création et surtout sa persistance à vivre et à occuper nos territoires en dépit de la haine implacable dont il est l'objet. En fait ces caractéristiques démontrent que c'est un oiseau exceptionnel comme son cousin le pigeon ramier (ou palombe dans le Sud-Ouest) qui lui aussi réussit à survivre bien que les chasseurs en dégomment 8 millions chaque année. Des oiseaux méconnus et snobés par nos élites naturalistes qui préfèrent les espèces rares et en voie d'extinction, espèces donc inadaptées, et d'un point de vue darwinien très inférieures ! Et oui il faudrait enseigner dès la prime enfance l'épistémologie et la philosophie de la science parce que ceux qui sont censés représenter la Raison, le Savoir, la Science versent plutôt dans la superstition. Le terrain, il ne faut jamais s'en extraire, messieurs, dames.

À l'heure où l'on parle de sectes avec la Mission Interministérielle de Vigilance et de Lutte contre les Dériveries Sectaires et où l'on dénonce des pratiques organisées et planifiées de manipulation mentale, nous pouvons légitimement nous poser cette question : La phobie du pigeon de ville ne ressemble-t-elle pas à une immense entreprise de manipulation mentale pratiquée sur une longue période?

En conclusion on peut affirmer que nos élites et nos responsables ont créé de toutes pièces le problème des pigeons et que maintenant ils continuent à l'entretenir à la grande joie de l'industrie du dépigeonnage.





Ce texte fait ressortir trois notions importantes :
propagande, inconscient collectif et phénomène
auto-entretenu. Depuis 2009 je m'aperçois toujours plus que ce
texte est vraiment exact. Tous les gens à qui j'ai parlé m'ont fait part de
leur peur. Certaines personnes manifestent celle-ci de manière inconsciente et on
s'en rend compte par leur réactions « anormales » face au « problème pigeons des villes
». Je pense que les oligarques par leur propagande ont fini par créer une hystérie collective
auto-entretenu qui les affecte aussi, un peu comme la créature de Frankenstein qui se retourne contre
son créateur, et que maintenant plus personne ne contrôle plus rien sauf quelques cyniques qui continuent en
toute connaissance de cause à verser de l'huile sur le feu. Voir à ce sujet : « Les pigeons sont maltraités et tués car
une petite élite dirigeante le veut. » Ce texte : <https://non-duel-sans-forme.fr/NALO/boite-noire.pdf>, qui parle de la
grande des autorités et fait ressortir cette chaîne de causalité (dans le sens descendant causal, celui supérieur commandant le
niveau inférieur) pour expliquer le massacre des pigeons domestiques au moyen de la propagande sur les maladies :

- La boîte noire (oligarques inconnus)
- La recherche universitaire
- Le personnel politique et l'administration (c'est l'état profond)
- La presse
- Puis seulement après les gens qui ont peur, les services hygiènes et les sociétés de capture et aussi la connerie et la méchanceté humaine.



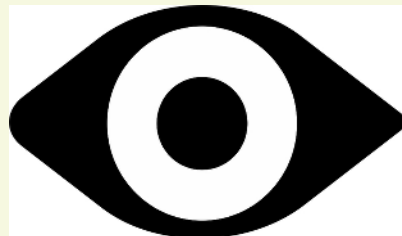
PROPAGANDE

BIG BROTHER

Ministère de la Vérité



**IS WATCHING
YOU**



2 + 2 = 5

L'amour c'est la haine.

La paix c'est la guerre.

La vérité c'est le mensonge.

Nous allons passer en revue quelques méthodes employées par les cartels du gros argent.

Edouard Bernays et le bourrage de crâne démocratique

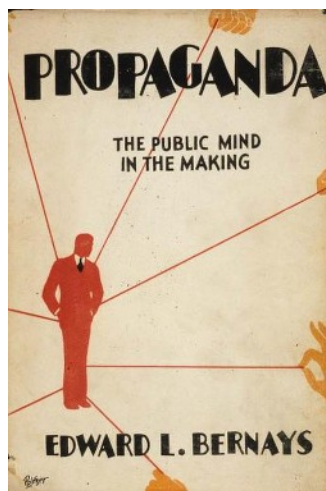
C'est un des personnages les plus importants de l'histoire moderne, et on ne lui a pas suffisamment rendu hommage ! Il est le premier à avoir théorisé l'ingénierie du consensus et la définition du despotisme éclairé (la démocratie comme illusion laissée au peuple qu'il se gouverne lui-même).

Edouard Bernays est un expert en contrôle mental et en conditionnement de masse. C'est un neveu viennois de Sigmund Freud, et comme son oncle un bon lecteur de Gustave Le Bon. Il émigre aux Etats-Unis, sans se préoccuper de ce qui va se passer à Vienne... Journaliste (dont le vrai rôle est de créer une opinion, de l'in-former au sens littéral), il travaille avec le président Wilson au Committee on Public Information, au cours de la première Guerre Mondiale. Dans les années Vingt, il applique à la marchandise et à la politique les leçons de la guerre et du conditionnement de masse ; c'est l'époque du spectaculaire diffus, comme dit Debord. A la fin de cette fascinante décennie, qui voit se conforter la société de consommation, le KKK en Amérique, le fascisme et le bolchévisme en Europe, qui voit progresser la radio, la presse illustrée et le cinéma, Bernays publie un très bon livre intitulé Propaganda (la première congrégation de propagande vient de l'Eglise catholique, créée par Grégoire XV en 1622) où le plus normalement et le plus cyniquement du monde il dévoile ce qu'est la démocratie américaine moderne : un simple système de contrôle des foules à l'aide de moyens perfectionnés et primaires à la fois ; et une oligarchie, une cryptocratie plutôt où le sort de beaucoup d'hommes, pour prendre une formule célèbre, dépend d'un tout petit nombre de technocrates, d'oligarques, de conditionneurs et de faiseurs d'opinion. C'est Bernays qui a imposé la cigarette en public pour les femmes ou le bacon and eggs au petit déjeuner par exemple : dix ans plus tard les hygiénistes nazis interdisent aux femmes de fumer pour raison de santé. Au cours de la seconde guerre mondiale, il travaille avec une autre cheville ouvrière d'importance, Walter Lippmann.

On peut trouver facilement ce texte dans le web en anglais. En voici quelques extraits que je laisse en anglais car la langue de Bernays est très limpide (il faut lire en anglais car on s'ennuie trop dans le web en français, et pour cause...):

There are invisible rulers who control the destinies of millions. It is not generally realized to what extent the words and actions of our most influential public men are dictated by shrewd persons operating behind the scenes.

Bernays reprend l'image fameuse de Disraeli dans Coningsby: l'homme-manipulateur derrière la scène. C'est l'image du parrain, en fait un politicien, l'homme tireur de ficelles dont l'expert russe Ostrogorski a donné les détails et les recettes



dans son classique sur les partis politiques publié en 1898, et qui est largement supérieur à Pareto ou Roberto Michels. Nous sommes dans une société technique, dominés par la machine (Cochin a récupéré aussi l'expression d'Ostrogorski) et les tireurs de ficelles, ou wire-pullers (souvenez-vous de l'affiche du Parrain, avec son montreur de marionnettes) ; ces hommes sont plus malins que nous, Bernays en conclut qu'il faut accepter leur pouvoir. La société sera ainsi plus smooth.

On traduit ?

Comme je l'ai dit, Bernays écrit simplement et cyniquement. On continue donc :

As civilization has become more complex, and as the need for invisible government has been increasingly demonstrated, the technical means have been invented and developed by which opinion may be regimented.

La complexité suppose des élites techniques, les managers dont parle Burnham dans un autre classique célèbre (L'ère des managers, préfacé en France par Léon Blum en 1946). Il faut régimenter l'opinion, comme au cours de la première guerre mondiale, qui n'aura servi qu'à cela (devenir fasciste, communiste, nihiliste et/ou consommateur de bourrage de crâne ; comme on sait le nazisme sera autre chose, de plus moderne, subtil et fascinant, avec sa conquête spatiale et son techno-charisme – modèle du rock moderne). L'ère des masses est aussi très bien décrite – mais pas comprise – par Ortega Y Gasset (il résume tout dans une phrase célèbre : les terrasses des cafés sont pleines de consommateurs...). Et cette ère des masses nécessite une standardisation des hommes qui acceptent humblement de se conformer et de devenir inertes (Tocqueville, Ostrogorski, Cochin aussi décrivaient ce phénomène).

From some ethical teacher, be it a minister, a favorite essayist, or merely prevailing opinion, we accept a standardized code of social conduct to which we conform most of the time. La standardisation décrite à cette époque par Sinclair Lewis dans son fameux Babbitt touche tous les détails de la vie quotidienne : Babbitt semble un robot humain plus qu'un chrétien (il fait son Church-shopping à l'américaine d'ailleurs) elle est remarquablement rendue dans le cinéma comique de l'époque, ou tout est mécanique, y compris les gags.

The extraordinary, growing, and sane standardization of stores, offices, streets, hotels, clothes, and newspapers throughout the United States...

La capture de l'esprit humain est l'objectif du manipulateur d'opinion, du spécialiste en contrôle mental, cet héritier du magicien d'Oz.

There is consequently a vast and continuous effort going on to capture our minds in the interest of some policy or commodity or idea.

Concernant la première guerre mondiale, Bernays "révise" simplement l'Histoire en confiant que la croisade des démocraties contre l'Allemagne s'est fondée sur d'habituels clichés et mensonges ! Il a d'autant moins de complexes que c'est lui qui a mis cette propagande au point.

The manipulators of patriotic opinion made use of the mental clichés and the emotional habits of the public to produce mass reactions against the alleged atrocities, the terror and the tyranny of the enemy.

La standardisation s'applique bien sûr à la politique. Il ne faut pas là non plus trop compliquer les choses, écrit Bernays. On a trois poudres à lessive pour laver le linge, qui toutes appartiennent à Procter & Gamble ou à Unilever ; eh bien, on aura deux ou trois partis politiques, et deux ou trois programmes simplifiés !

Ever since then we have agreed, for the sake of simplicity and practicality, that party machines should narrow down the field of choice to two candidates, or at most three or four.

Bernays reprend ici l'expression de machine d'Ostrogorski, qui décrit l'impeccable appareil politique d'un gros boss. Ce qui est intéressant, c'est de constater que la mécanique politique – celle qui a intéressé Cochin – vient d'avant la révolution industrielle. Le mot industrie désigne alors l'art du chat botté de Perrault, celui de tromper, d'enchanter – et de tuer ; l'élite des chats bottés de la politique, de la finance et de l'opinion est une élite d'experts cooptés souvent et pratiquant le prosélytisme. Suivons le guide !

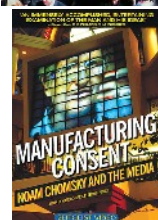
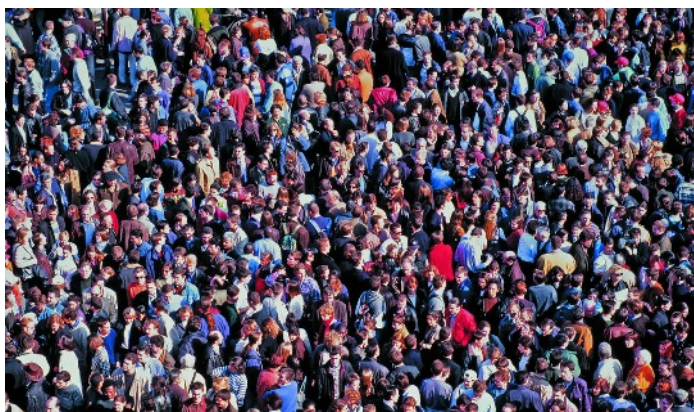
But clearly it is the intelligent minorities which need to make use of propaganda continuously and systematically. In the active proselytizing minorities in whom selfish interests and public interests coincide lie the progress and development of America.

Comme je l'ai dit, cette élite n'a pas besoin de prendre de gants, pas plus qu'Edouard Bernays. Il célèbre d'ailleurs son joyeux exercice de style ainsi :

THE conscious and intelligent manipulation of the organized habits and opinions of the masses is an important element in democratic society. Those who manipulate this unseen mechanism of society constitute an invisible government which is the true ruling power of our country.

La démocratie a un gouvernement invisible qui nous impose malgré nous notre politique et nos choix. Si on avait su...

La fabrication du consentement, par Noam Chomsky



C'est un livre de Noam Chomsky et Edward Herman qui a eu une première traduction en français (souvent très fautive) en 2003 aux éditions Le Serpent à plumes sous le titre (inexact et trompeur) de La Fabrique de l'opinion publique.

La politique économique des médias américains. Dans ce livre les auteurs présentent leur « modèle de propagande », véritable outil d'analyse et de compréhension de la manière dont fonctionnent les médias dominants. Ils font la lumière sur la tendance lourde à ne travailler que dans le cadre de limites définies et à relayer, pour l'essentiel, les informations fournies par les élites économiques et politiques, les amenant ainsi à participer plus ou moins consciemment à la mise en place d'une propagande idéologique destinée à servir les intérêts des mêmes élites. En disséquant les traitements médiatiques réservés à divers événements ou phénomènes historiques et politiques (communisme et anticommunisme, conflits et révolutions en Amérique Latine, guerres du Vietnam et du Cambodge, entre autres), ils mettent à jour des facteurs structurels qu'ils considèrent comme seuls susceptibles de rendre compte des comportements systématiques des principaux médias et des modes de traitement qu'ils réservent à l'information. Ces facteurs structurels dessinent une grille qui révèle presque à coup sûr comment l'inscription des entreprises médiatiques dans le cadre de l'économie de marché en fait la propriété d'individus ou d'entreprises dont l'intérêt est exclusivement de faire du profit ; et comment elles dépendent, d'un point de vue financier, de leurs clients annonceurs publicitaires et, du point de vue des sources d'information, des administrations publiques et des grands groupes industriels. La fabrique du consentement propose une modélisation de la propagande – ce que les auteurs appellent « Le modèle de propagande » – qui repose sur l'identification de cinq filtres : 1. Tailles, actionnariat, orientation lucrative – 2. La régulation par la publicité – 3. Les sources d'information – 4. Contre-feux et autres moyens de pressions 5. L'anticommunisme.

Fenêtre Overton (The Overton Window)

Il s'agit du modèle d'ingénierie sociale baptisé Fenêtre Overton. Le modèle a été développé dans les années 1990 par Joseph P. Overton (1960-2003), ancien vice-président du centre analytique américain Mackinac Center for Public Policy. Dans sa théorie une fenêtre est un intervalle des idées qui peuvent être acceptées par la société à un moment donné et qui sont exprimées ouvertement pas les politiques sans être considérés comme des extrémistes. Les idées passent par les stades suivants :

- 1/ d'inconcevables (inacceptables, défendues);
- 2/ de radicales (défendues mais avec des réserves);
- 3/ d'acceptables;
- 4/ d'utiles (raisonnables, rationnelles);
- 5/ de populaires (socialement acceptables);
- 6/ de légalisation (dans la politique d'Etat).

L'utilisation de la fenêtre Overton est à la base de la technologie de manipulation de la conscience publique en vue de faire accepter par la société des idées qui lui étaient précédemment étrangères telle que la levée des tabous. L'essence de la technologie est dans le fait que le changement d'opinion recherché se divise en plusieurs pallier dont chacun déplace la perception à un stade nouveau et déplace la norme universellement admise à son extrême limite. Cela provoque un déplacement de la fenêtre même, en sorte que la situation obtenue se retrouve de nouveau dans son milieu ce qui permet de faire le pas suivant à l'intérieur de la fenêtre.

Les groupes de réflexion (think-tank) produisent et diffusent des idées à l'extérieur de la Fenêtre Overton en vue de rendre la société plus réceptive. Quand un groupe de réflexion veut imposer une idée considérée comme inacceptable par l'opinion publique, il utilise par étapes la Fenêtre.

La technique de la porte-dans-le-visage (DITF)

C'est une méthode couramment étudiée en psychologie sociale. La persuasion tente de convaincre l'intimé de se conformer en faisant d'abord une grande demande que l'intimé ne fera certainement pas, un peu comme un claquement métaphorique d'une porte dans le visage de la persuasion. L'intimé est alors plus susceptible de convenir à une deuxième demande, plus raisonnable. La technique DITF peut être comparée avec celle dite du pied-dans-la-porte (FITD), dans laquelle un travail de persuasion commence avec une petite demande et augmente progressivement les exigences de chaque demande. Bien que la technique FITD diffère de DITF, elle est également une technique de persuasion qui augmente la probabilité d'un intimé d'accepter la deuxième demande.

Dans une expérience classique portant sur l'efficacité de la technique, des chercheurs ont séparé les participants en trois groupes. Dans le groupe 1, les expérimentateurs ont demandé aux participants de faire du bénévolat pour conseiller des jeunes délinquants, deux heures par semaine pendant deux ans (grande demande). À la suite de leur refus, ce groupe a été invité à accompagner des jeunes délinquants pour une visite d'une journée au zoo (petite demande). On a donné au groupe 2 que la petite demande. Dans le groupe 3, l'expérimentateur a décrit la grande demande, mais a demandé aux participants d'effectuer la petite demande. 50% des participants du groupe 1 ont accepté la petite demande, 17% dans le groupe 2 et 25% dans le groupe 3. Parce que l'acceptation pour la petite demande était beaucoup plus importante pour le groupe 1 que dans le groupe 2, la technique de DITF a réussi. L'acceptation pour la petite demande était également significativement plus grande dans le groupe 1 par rapport au groupe 3, ce qui démontre que la simple description de la tâche la plus extrême n'affecte pas significativement la conformité. La technique de DITF ne concerne que les taux de conformité si la demande extrême précède la plus petite.

La technique du pied-dans-la-porte (FITD)

C'est une technique qui consiste par demander au sujet de faire une chose insignifiante puis après une autre plus importante qu'il va accepter et éventuellement ainsi de suite jusqu'au but final : accepter la chose importante finale, but de la démarche. Essentiellement, plus un sujet accepte des petites demandes ou engagements, plus il est probable qu'il continuera dans la direction souhaitée (attitude ou changement de comportement) et se sentira obligé d'acquiescer à des demandes plus importantes. Cette technique FITD travaille d'abord à obtenir un petit «oui» pour obtenir un encore plus grand "oui".

Un petit accord crée un lien entre le demandeur et le demandé. Même si le demandé peut n'avoir pas acquiescé à une demande banale de politesse, qui forme un lien humain, lorsque le demandé, interrogé, tente de justifier sa décision, il existe dans son esprit une confusion portant sur une éventuelle affinité avec le demandeur ou sur son intérêt sur le contenu de la demande. Quand une autre demande sera faite, le demandé se sentira obligé d'agir conformément à la précédente.

La stratégie de la tension par la peur

Cette technique consiste à monter en épingle une menace quelconque pour la sécurité de la population. On pense ici aux pandémies, aux terroristes, au risque du réchauffement climatique, etc. Les gens ayant peur acceptent mieux l'autorité des dominants.

Zoonoses, maladies émergentes et psychoses mondiales

voir à ce sujet : *Les éléphants Baby et Népal seront euthanasiés ou pas ?* <https://non-duel-sans-forme.fr/NALO/point5.pdf>

Alors que selon l'OMS, la grippe saisonnière est responsable dans le monde de 250 000 à 500 000 décès par an et qu'elle entraîne entre 3 et 5 millions de cas graves, que les hospitalisations et les décès surviennent principalement dans les groupes à haut risque, qu'en France la grippe touche chaque année entre 2 et 8 millions de personnes et provoque entre 1500 et 2000 morts, essentiellement chez les personnes de plus de 65 ans - (90% des décès annuels), des psychoses mondiales récurrentes apparaissent dont l'unique objet est la peur d'une pandémie foudroyante tuant des millions de personnes, des psychoses telles des marées incroyablement puissantes qui font perdre tout jugement aux autorités et aux populations car à chaque fois il n'y a que quelques centaines, voire quelques milliers de personnes, décédées à chacune de ces crises planétaires. Ce qui est très peu, compte tenu de la population mondiale, et en comparaison des autres maladies. Par contre pour chaque personne décédée plusieurs dizaines de milliers d'animaux sont abattus dans la précipitation et très souvent avec des méthodes épouvantables en cas d'anthropo-épizootie. La cause principale de l'apparition de ces crises n'est jamais mise en lumière par les « experts » sévissant sur tous les continents.

Crise de la vache folle = 4 millions de bovins abattus dans des conditions épouvantables alors que moins de 200 000 étaient malades, qu'un peu plus de 200 humains sont morts d'une maladie proche de celle des ruminants et qu'on ignore encore la cause de cette épizootie (ESB).

Grippe aviaire H5N1 : Bilan 329 morts humains et des millions de volailles abattues par mesure de précaution sur trois continents : Asie, Afrique et Europe. Déjà plusieurs centaines de millions de poules avaient été abattues en quelques jours au cours de l'épizootie aviaire de Hong Kong (H5N1) en 1997. Alors que durant l'épisode « grippe aviaire » 2004-2005 c'est 200 millions d'oiseaux qui ont été abattus.

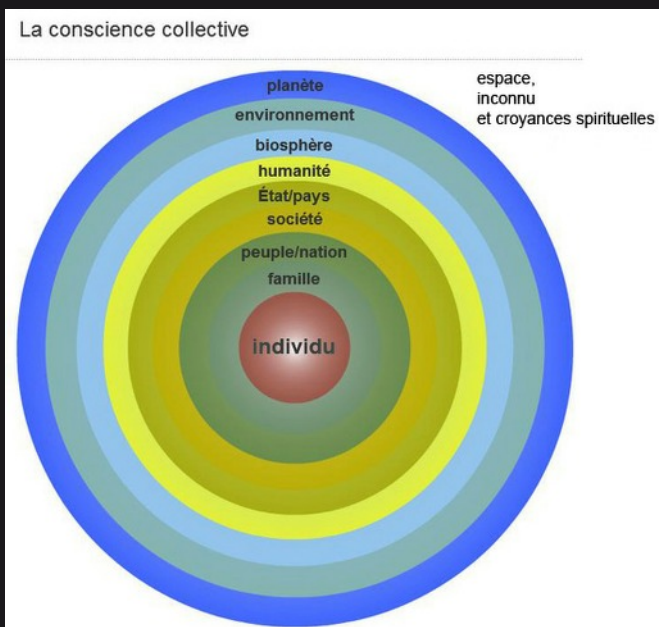
Pandémies : retour sur le Sras, qui avait affolé la planète en 2003 : D'après les statistiques de l'OMS, des 8445 cas de pneumonie atypique recensés au total, 812 personnes en seraient mortes.

Grippe porcine H1N1 première pandémie de notre siècle : Bilan : 25 millions de personnes touchées et 16 213 décès alors que la grippe saisonnière est responsable dans le monde de 250 000 à 500 000 décès par an.

Virus Ébola : en cours mais du même tonneau.



inconscient collectif et phénomène auto-entretenu



C'est le phénomène qui va mobiliser notre attention car il concerne éminemment la phobie collective des pigeons domestiques haret. Je vais d'abord passer en revue quelques notions sur le sujet (de la doxa).

Peurs collectives et phobies individuelles

Source : Louis Moreau de Bellaing, « *Peurs collectives et phobies individuelles* », Journal des anthropologues, 108-109 2007, mis en ligne le 01 juin 2008. URL :

<http://jda.revues.org/1076> – extraits

L'histoire des peurs collectives ne peut se réduire à l'accumulation de peurs individuelles. Il s'agit de montrer qu'il n'y a pas de peurs individuelles sans peurs collectives et surtout sans objets (abstraites ou concrètes) de peur investis par des groupes et des individus. Il est difficile de définir ce qu'est une peur collective. Jean Delumeau, dans son livre *La peur en Occident* (1975), qui porte sur la période allant de la Peste noire (1350) aux guerres de Religion (1590) s'y est essayé : « La peur est l'habitude que l'on a, dans un groupe humain, de redouter telle ou telle menace (réelle ou imaginaire). On peut, ajoute-t-il, alors légitimement poser la question de savoir si certaines civilisations ont été – ou sont – plus craintives que d'autres ». Quant aux phobies individuelles, Delumeau les cerne plus aisément : « Quand nous évoquons la peur actuelle de monter en voiture pour un long voyage (il s'agit en réalité d'une phobie dont l'origine réside dans l'expérience du sujet), nous renvoyons... à une attitude assez habituelle qui sous-tend et totalise beaucoup de frayeurs individuelles dans des contextes déterminés et en laisse prévoir d'autres dans des cas semblables » (ibid.). Au fond, si l'on résume, sur ce point, la pensée de l'historien Delumeau, les peurs collectives seraient à la fois des totalisations de peurs individuelles et, plus spécifiquement, l'« extériorisation », la « complication » et la « transformation » des « démesures individuelles ». Est-ce possible ? Autrement dit, y a-t-il, en ce domaine, primauté de l'individu sur le groupe ? La « totalisation » de phobies individuelles créerait-elle une peur de petit, moyen ou grand groupe ? En tout état de cause, les peurs d'une foule ou d'une masse seraient-elles toujours la transformation de phobies individuelles ? Il nous semble que l'ensemble du livre de Delumeau vient démentir ce postulat préalable. Car ce sont bien des peurs collectives et non des « totalisations » de peurs individuelles qu'il nous montre comme en témoignent les titres de certains de ses chapitres : Satan, idolâtres et musulmans, le juif mal absolu, la femme, la sorcellerie, l'hérésie, etc. Delumeau ne s'y trompe pas et prend chacun de ces phénomènes de peur au plan social et historique. Cette prise en compte de la peur collective apparaît encore mieux lorsqu'il se sert d'un test de psychiatrie destiné à amener l'enfant à dire son angoisse : « à l'aide de phrases et surtout de dessins que l'on regroupe en quatre catégories : agression, insécurité, abandon, mort. [...] Les symboles, précise Delumeau, qui expriment et meublent ce "pays de la peur" sont soit de caractère cosmique (cataclysmes), soit tirés du bestiaire (loups, dragons, chouettes, etc.), soit empruntés à l'arsenal des objets maléfiques (instruments de supplice, cercueils, cimetières), soit issus de l'univers des êtres agressifs (tortionnaires, diables, spectres) ». Et Delumeau le reconnaît lui-même : « Présenter ici, même succinctement, ce test suffit à montrer qu'il fournit, au plan collectif, une grille de lecture de l'époque troublée étudiée dans le présent ouvrage (et aussi

de la nôtre qui, à cet égard, lui est comparable) ». Que la peur s'individualise et que cette individualisation de la peur contribue à maintenir et à entretenir les peurs collectives, n'en doutons pas. Mais, comment expliquer, chez chaque individu, la peur du loup, des cimetières ou des cataclysmes qu'il peut partager avec des millions d'autres individus ? Comment expliquer la transmission de ces peurs-là au cours des siècles ? Certes, des objets divers peuvent alimenter des peurs individuelles, telle la peur des chevaux chez le petit Hans, dans les Cinq psychanalyses de Freud (1963), chevaux qu'il voit dans une remise près de chez lui – il ne les verrait plus aujourd'hui. Mais, précisément, comment expliquer qu'outre les objets divers à choisir, il y ait des séries d'objets qui ont toujours fait peur aux groupes petits ou grands et aux individus ? La foudre par exemple, dont Levi-Strauss (1952) nous dit qu'elle est connotée de la même manière chez les Amérindiens et chez les anciens Grecs. Comment expliquer qu'un animal absent, le loup, fasse plus peur en Europe qu'un animal présent, les fourmis ? L'animal absent est-il privilégié au niveau de l'imaginaire comme il l'est souvent, nous dit encore Levi-Strauss, au niveau du mythe ? Nous ne prétendons pas répondre à toutes ces questions, ni définir la peur collective et la peur (phobie) individuelle. Tout au plus esquisser une hypothèse et tenter un commencement de réponse. Selon nous, pour qu'il y ait, à proprement parler, des peurs (phobies) individuelles, il faut qu'il y ait des peurs collectives. La phobie du petit Hans vis-à-vis des chevaux ne s'explique pas par une peur collective antécédente. Mais la peur des animaux, de certains animaux, de certains types d'animaux, peut contribuer à expliquer – outre le fait qu'il les voit dans son environnement – pourquoi le petit Hans a « choisi » un animal comme le cheval plutôt qu'un autre animal ou un objet. La peur collective est un investissement d'objet négatif, destructeur pour le groupe quel qu'il soit. L'investissement est, comme toujours vis-à-vis d'un objet, pulsionnel, d'une pulsion qui est elle-même collective. L'objet est, comme toujours, sollicitant de la pulsion et sollicité par elle. Mais, dans le cas de la peur collective, la sollicitation par l'objet – l'objet sollicitant – importe plus que la sollicitation de l'objet par la pulsion. Le « passage » de la peur collective à la peur individuelle n'est pas de notre propos, ni la contribution de la phobie individuelle à la peur collective. Ce qui nous intéresse, c'est l'engendrement même de la peur collective, sa « naissance » toujours possible. ... L'excès du côté de la pulsion de mort - Du point de vue d'une sociologie critique, la peur, comme l'angoisse et la crainte, sont des phénomènes soit marqués par ce que nous appelons les degrés de l'excès, soit des phénomènes d'excès où la peur transgresse les normes et les codes. ... La peur collective est toujours à base d'excès possible, comme n'importe quel autre phénomène humain. Elle l'est sans doute beaucoup plus que beaucoup d'autres phénomènes, dans la mesure où c'est principalement la pulsion de mort qui est sollicitée par l'objet à caractéristiques marquées (cataclysme ou personne/groupe menaçant). Le degré de l'excès ou l'excès se manifeste dès le métasocial et le métapolitique. Mais, pour le groupe, le moment du libre arbitre collectif – inconcevable sans les libres arbitres individuels tout comme ces derniers sont inconcevables sans lui – choisit, dans le manifeste, le passage à un excès codé (autrement dit à un degré d'excès) ou à un excès décodé, transgressif des codages, des codes, de l'éthique, voire de la loi positive.



Conscience collective

Le fait social, selon Durkheim, se caractérise en ce qu'il est d'abord un type de conduite extérieure à l'individu et s'impose à lui. Ce sont les tâches dont chacun d'entre nous s'acquiesce en fonction d'engagements qui sont préétablis, et dont la définition se situe en dehors de nous. Ce sont les obligations sociales qui nous incombent de droit, les croyances et les pratiques religieuses, les pratiques dans lesquelles nous souscrivons un contrat, le système de signes du langage avec lequel nous communiquons, le système des échanges, etc. Tout système dont se sert l'individu mais qui existe avant lui, et qui existera encore après lui. Comte avait insisté sur l'idée selon laquelle nous devons tout à la société, selon laquelle la société existe avant l'individu. Le fait social, selon Durkheim, est caractérisé par son pouvoir de contrainte s'exerçant sur l'individu. Les faits sociaux sont « des manières d'agir, de penser et de sentir extérieur à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à lui ». Curieusement, Durkheim se réfère immédiatement aux règles du droit que l'individu ne saurait violer en société sans encourir une sanction, à la morale et à ses obligations. Ce serait donc en vertu d'une contrainte implicite issue de la « société », que l'individu se soumettrait aux conventions sociales, s'habillerait suivant les usages de son pays ou de sa classe etc. Pour que cet ordre de faits reçoive une consécration à part entière, il faut qu'il soit nettement distingué d'autres phénomènes qui pourraient se rattacher à une science différente de la sociologie, et auxquels on pourrait les ramener. Il faut être assez précis. Les faits sociaux se distinguent des phénomènes vivants dont traite la biologie. Ils se distinguent aussi des phénomènes psychiques dont traite la psychologie. Ils ne sont pas réductibles aux phénomènes matériels dont traite la physique. Ils caractérisent non pas une individualité ou une conscience particulière, mais une conscience collective. « Ainsi dans une assemblée, les grands mouvements d'enthousiasme, d'indignation, de pitié qui se produisent, n'ont pour lieu d'origine aucune conscience particulière. Ils viennent à chacun de nous du dehors et sont susceptibles de nous entraîner malgré nous ». Il y a une puissance autonome de la conscience collective qui s'exerce sur l'individu. Elle est présente, comme nous l'avons vu, dans la formation de l'opinion et son rôle, elle est la puissance du conformisme, la prescription des mœurs et le diktat de la mode. Elle forme une structure d'influence qui s'exerce sur chacun. Durkheim évoque à ce propos les phénomènes de foules dans lesquels l'individu semble comme dépossédé de sa raison personnelle : « des individus, parfaitement inoffen-

sifs pour la plupart, peuvent, réunis en foule, se laisser entraîner à des actes d'atrocité ». Ce cas de la violence collective est en fait symptomatique d'un phénomène plus global : « ce que nous disons de ces explosions passagères s'applique identiquement à ces mouvements d'opinions, plus durables, qui se produisent sans cesse autour de nous ».

La représentation que proposait Durkheim de la conscience collective n'a pas tardé à être remise en cause par ses successeurs immédiats. C'est même un de ses principaux élèves, Maurice Halbwachs qui lui a porté des coups sérieux. Si on en croit Durkheim, la « société », comme entité, doit nécessairement être une et avoir pour caractéristique la prescription du conservatisme social. Or Halbwachs, en examinant les classes sociales, se rendit très vite compte qu'en fait il était indispensable de tenir compte des « ensembles volcaniques ». Bref, raisonner en pensant qu'il n'y a pas une, mais plusieurs consciences collectives se disputant les mêmes consciences individuelles. Ce qui revient à une hérésie par rapport au dogme de la « société », selon Durkheim, ou pire encore, c'est tomber du monothéisme (LA société, le nouveau dieu moral) dans le polythéisme (les groupes de pressions, les idéaux et leurs divinités concurrentes). Ce qui est en cause, c'est la tendance chez Durkheim à faire d'un concept, celui de société, une entité à part, alors qu'il ne renvoie, à tout prendre, qu'à la pensée collective. Halbwachs écrit ainsi : « La pensée collective n'est pas une entité métaphysique qui doit être recherchée dans un monde à part... L'esprit collectif n'existe et n'est réalisé que dans les consciences individuelles. Bref ce n'est qu'une certaine organisation des relations entre esprits individuels, c'est l'état de conscience d'un nombre plus ou moins grand d'individus que comprend le groupe ».

La conscience collective est différente des consciences individuelles, au sens où elle est un tout qui est plus que la somme des parties qui la composent mais si on supprime les consciences individuelles, on supprime la conscience collective.



La psychologie des foules de Gustave Le Bon.

Le mot foule désigne en effet : « une réunion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalité, leur profession ou leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent ». Cependant, ce qui est remarquable, c'est que l'individu au milieu d'une foule tend à se comporter de manière différente de la manière dont il se comporterait s'il était isolé. C'est une observation que nous devrions tous avoir faite. Pris dans un groupe, chacun semble s'aligner sur les tendances collectives. Les exemples dramatiques ne manquent pas. Nous voyons comment un individu, par ailleurs calme et posé, dans la vie ordinaire, peut devenir comme fou furieux dans un stade. Dans une classe de lycée, il y a bel et bien une atmosphère collective très différente de celle d'une autre classe. Que se passe-t-il, du simple fait qu'il y ait une réunion d'individus ? La réponse de Le Bon consiste à dire qu'alors « se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. La collectivité devient alors ce que, faute d'une expression meilleure, j'appellerai une foule organisée, ou, si l'on préfère, une foule psychologique. Elle forme un seul être et se trouve soumise à la loi de l'unité mentale des foules ». Une conscience collective se constitue spontanément, dès que plusieurs individus sont ensemble. Cette conscience tend à soumettre chacun à ses propres tendances. Le trait de génie de Gustave Le Bon est de faire immédiatement un rapprochement avec la relation hypnotiseur/hypnotisé. « L'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt dans un état particulier se rapprochant beaucoup de l'état de fascination de l'hypnotisé entre les mains de son hypnotiseur ». Celui qui est hypnotisé perd sa volonté consciente et se soumet aux suggestions de l'hypnotiseur. De même, l'empire du on collectif, l'empire de la foule fait que l'individu devient obéissant aux suggestions collectives. Or cet empire est aussi l'empire de l'inconscient qui va en quelque sorte remonter en chacun des individus et entraîner chacun dans sa mouvance. Cela explique la contagion des sentiments dans la foule : la colère, la peur, le rire, le malaise, la panique, la ferveur, mais aussi la contagion des idées par voie d'imitation spontanée. Les caractères de l'emprise de la foule sont notés ainsi par Le Bon : « Évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en acte les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foules... ». En sortant de la foule, l'individu est tout à fait capable de se délivrer de cet envoûtement et de se rendre compte qu'il s'est laissé entraîner, comme on le dit souvent, qu'il a perdu la tête. Et nous pouvons aussi bien comprendre celui qui ne quitterait pas « la foule », le « groupe », « la masse », ne sortirait pas de cette hypnose larvée et aurait quelques difficultés à retrouver ses esprits. Ce qui est original chez Le Bon, c'est de très bien noter qu'il s'agit là d'un affaiblissement de la lucidité. « Par le seul fait qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare. Il a la spontanéité, la violence, la férocité et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs ». L'exemple des violences urbaines, de la violence des stades

nous vient tout de suite à l'esprit et nous lui ajouterions aussi les formes de conditionnement collectif des groupes religieux intégristes, voire les exemples de suicide collectifs dans les sectes. Mais les exemples extrêmes risquent de nous faire manquer l'omniprésence du pouvoir de la conscience collective sur l'individu, car son effet se fait ressentir partout où il y a un groupe. Le Bon mentionne par exemple l'irrationalité de certaines décisions politiques ou décisions de justice. « C'est ainsi qu'on voit des jurys rendre des verdicts que désapprouverait chaque juré individuellement, des assemblées parlementaires adopter des lois et des mesures que réprouverait en particulier chacun des membres qui les composent. Pris séparément, les hommes de la Convention étaient des bourgeois, aux habitudes pacifiques. Réunis en foule, ils n'hésitèrent pas, sous l'influence de quelques meneurs, à envoyer à la guillotine les individus les plus manifestement innocents ; et contrairement à tous leurs intérêts, ils renoncèrent à leur inviolabilité et se décimèrent eux-mêmes ». Ce qui est étonnant, c'est ce pouvoir qu'a la foule de métamorphoser tout d'un coup une personnalité : « ses idées et ses sentiments se sont transformés, au point de pouvoir changer l'avare en prodigue, le sceptique en croyant, l'honnête homme en criminel, le poltron en héros. La renonciation à tous ses privilèges votée par la noblesse dans un moment d'enthousiasme pendant la fameuse nuit du 4 août 1789, n'eût certes jamais été acceptée par aucun de ses membres pris isolément ». D'où la conséquence : « la foule est toujours intellectuellement inférieure à l'homme isolé ». Elle lui est inférieure, parce que la lucidité mûrit davantage dans la solitude et que la dictature du collectif endort l'intelligence. La conscience collective est toujours inférieure à celle des individus les plus éveillés qui la composent. De sorte que le « gouvernement en foule », la décision sous l'impulsion du collectif n'ont que très peu de chance d'être intelligents et éclairés. Le facteur le plus important, c'est l'inertie de la foule, le mot le dit bien, l'inertie des masses ! Maintenant, cette analyse conduit à des conclusions très inquiétantes, mais que nous n'avons pas le droit d'écarter. L'hypnotiseur impose sa volonté à l'hypnotisé. De même, il existe des moyens efficaces de manipuler la conscience collective, pour l'entraîner dans la direction que l'on souhaite. Dans l'idéologie, cela s'appelle la propagande.



Inconscient collectif

L'inconscient collectif est un concept de la psychologie analytique s'attachant à désigner les fonctionnements humains liés à l'imaginaire, commun ou partagé, quels que soient les époques et les lieux, et qui influencent et conditionnent les représentations individuelles et collectives. Selon le psychiatre suisse Carl Gustav Jung (1875–1961), créateur du concept, l'inconscient collectif constitue « une condition ou une base de la psyché en soi, condition omniprésente, immuable, identique à elle-même en tous lieux ». Toujours selon lui, « les instincts et les archétypes constituent l'ensemble de l'inconscient collectif. Je l'appelle « collectif » parce que, au contraire de l'inconscient personnel, il n'est pas fait de contenus individuels plus ou moins uniques ne se reproduisant pas, mais de contenus qui sont universels et qui apparaissent régulièrement. ». Jung donne en effet l'épithète de « collectif » à cette partie transpersonnelle de la psyché inconsciente, car ces matériaux se distinguent par leur récurrence d'apparition dans l'histoire humaine et parce qu'ils se manifestent au moyen des archétypes, autre concept central de la psychologie analytique. Pour Jung, reconnaître l'existence et l'influence de l'inconscient collectif, c'est reconnaître que « nous ne sommes pas d'aujourd'hui ni d'hier ; nous sommes d'un âge immense. »



Égrégoire

Un égrégoire est, dans l'ésotérisme, un concept désignant un esprit de groupe, une entité psychique autonome ou une force produite et influencée par les désirs et émotions de plusieurs individus unis dans un but commun. Cette force vivante fonctionnerait alors comme une entité autonome. Le terme, apparu dans la tradition hermétiste, a été repris par les surréalistes, qui l'ont chargé d'un fort potentiel subversif. Un ensemble de personnes qui se focalisent sur un même objet, avec une certaine intensité, déploient une énergie mentale, affective, passionnelle, spirituelle qu'ils mettent en commun. Cette activité concentrée sur un objet en particulier générerait une forme pensée. L'égrégoire est une énergie structurée par l'objet sur lequel elle se finalise. L'égrégoire condense, rassemble ce que chaque membre y apporte. Et chaque membre, du coup, reçoit de l'égrégoire plus que ce qu'il a apporté. Il y a donc interaction entre les membres du groupe et l'égrégoire. Ce sont les membres rassemblés qui constituent l'égrégoire, mais cet égrégoire va adombrer les membres. Les membres sont donc sous l'ombre, ou à l'ombre de l'égrégoire, qui est comme un nuage au-dessus d'eux. Et il y a bien interaction au sens où le membre nourrit l'égrégoire, mais l'égrégoire agit sur le membre. L'égrégoire est constitué par les personnes qui en sont le facteur déclenchant. La puissance de l'égrégoire va s'amplifier en fonction du nombre de participants, mais également en fonction de l'intensité de la recherche, de la focali-

sation de ses membres sur l'objet et, de leur implication existentielle ou passionnelle. C'est pour cela, que les dirigeants de groupes à l'origine d'égrégoires, organisent des meetings, des cultes, des rassemblements.



ÉGRÉGOIRE DE LA PEUR

Avec la peur des pigeons nous avons donc affaire à un phénomène de conscience collective différente des consciences individuelles, au sens où elle est un tout qui est plus que la somme des parties qui la composent. À un moment donné les élites ont diffusé au grand public l'idée que les pigeons domestiques transmettent des maladies aux humains dans le but de diminuer le nourrissage de ceux-ci en agglomération, une diabolisation en quelque sorte. Puis, avec le temps, et le nombre d'articles de presse et autres moyens de communication, tout le monde a fini par croire à ce mensonge et à le propager. Celui-ci devenant une phobie puissante auto-entretenu et faisant partie de l'inconscient collectif occidental. La charge émotionnelle de peur suscitée par les pigeons est très forte, parlez-en à votre entourage, du délire, de la haine. Les gens en sont prisonniers même ceux instruits. Comment expliquer ce genre de fixité dans la croyance à un tel mensonge alors qu'un peu de réflexion permettrait de le débusquer ? De manière générale nos savoirs proviennent des autres, de la collectivité humaine et peu de personnes remettent en cause les savoirs, les croyances véhiculées. Un groupe de personnes adhère à telle idéologie ou telle croyance et plus le groupe est important plus il influence ses membres et leur confirme le bien-fondé de son idéologie. Les autres ne peuvent avoir tort. Ainsi la société des hommes est constituée d'une multitude de croyances partagées par un nombre de personnes plus ou moins important. Plus le nombre est élevé plus il forme un égrégoire puissant capable d'influencer ses membres mais aussi capable d'endoctriner les autres personnes extérieures au groupe. La peur des pigeons de ville est liée à la peur de la mort et aux animaux - symboles archétypaux - comme les rats, les loups, les souris, les araignées, etc.



DIGRESSION PHILOSOPHIQUE

À la suite de notre [trilogie philosophique](#) métaphysique publiée en septembre 2012 et nous plaçant dans la philosophie Trika qui pose que les choses appréhendées comme réelles (objets matériels, êtres vivants, idées, émotions) surgissent à chaque instant dans un au-delà du temps sur le miroir d'une unique conscience divine nommée Siva, l'univers n'étant qu'une bulle, une goutte de l'océan infini de la conscience absolue. Le monde de la matière est nié et la pluralité des êtres conscients aussi, puisque seule existe l'essence consciente, Siva. Les êtres vivants, du ver de terre à l'humain, ne sont qu'un reflet limité de l'unique divinité, celle-ci s'oubliant par jeux, par sa liberté, dans ces êtres finis qui sont en fait, un. L'univers se révèle donc en Siva comme les rêves chez le rêveur sans l'intermédiaire d'une cause matérielle. Et dans cette perspective philosophique les phénomènes de conscience collective, hystérie des foules et égrégore s'analysent différemment. Dans cette pensée, l'unique conscience apparaît plurielle en se condensant en des individus, limités par l'espace, le temps, la causalité, le savoir, la saisie-attachement, et l'inertie. Une communauté d'individu formant un égrégore ou une conscience collective doit être analysée non comme une pluralité de personnes liées par une convergence de croyance qui forme un tout (qui est plus que la somme des parties qui la composent) mais comme un affaiblissement des limitations que l'unique conscience, Siva, fabrique dans son rêve d'univers. Ainsi des individus participant à un égrégore semblent agir comme une seule entité tout simplement par qu'il n'y a qu'une seule conscience.

